

22^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 19.09.2012

Aujourd'hui, étant donné que nous sommes arrivés à la fin du chapitre 7 de la Règle, je tiens mon dernier Chapitre, ce qui vous offre deux quarts d'heure de vacances ; et deux jours plus tranquilles pour moi et surtout pour mes généreuses et compétentes traductrices en ligne : Mère Eugenia, Annemarie, Gillian et Sœur Michaela, sans oublier Agnès, qui, en plus de tout ce qu'elle fait pour le Cours, met les Chapitres sur le site.

Hier, avec le douzième degré de l'humilité, nous sommes arrivés à la figure du publicain repentant, opposé au pharisien orgueilleux (Luc 18,9-14). Les deux personnages sont une création de Jésus, parce qu'il s'agit d'une parabole. Et Jésus résume l'enseignement de la parabole en disant : "Quiconque s'élève sera humilié, et qui s'abaisse sera élevé" (Lc 18,14). C'est la phrase que saint Benoît mentionne dans le premier verset du chapitre 7 : "La divine Écriture, mes frères, nous crie : 'Quiconque s'élève sera humilié, et qui s'abaisse sera élevé.'" (RB 7,1).

Le chapitre culmine donc là où il a commencé. Mais à la fin, saint Benoît ne cite plus la phrase : il préfère nous montrer, comme Jésus, un modèle d'humilité à imiter. Et il nous demande ainsi déjà l'humilité d'accepter que le modèle à imiter ne soit pas un homme vertueux, mais un pécheur repentant. Benoît est conscient du risque que court chaque moine et moniale, d'être satisfait et de se prévaloir de son observance extérieure, mais aussi intérieure, et de la considérer comme une qualité devant laquelle Dieu aussi devrait plier, pour laquelle Dieu devrait nous préférer à tout le monde. Comme prie le pharisien : "Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes : voleurs, injustes, adultères, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne." (Lc 18,11-12)

Nous avons déjà trouvé cette préoccupation de saint Benoît, que nous ne nous enorgueillissions pas de notre observance, dans le prologue de la Règle, lorsque nous avons trouvé la référence au Magnificat pour définir la crainte de Dieu. Cela vaut la peine de rappeler cette phrase : "Ceux qui, craignant le Seigneur, ne s'enorgueillissent pas de leur bonne observance, mais qui, reconnaissant que le bien qui se trouve en eux ne peut venir d'eux-mêmes mais du Seigneur, magnifient le Seigneur qui agit en eux, et lui disent avec le prophète : 'Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne la gloire.'" (Prol. 29-30)

Au fond, à la lumière du mystère de l'humilité, c'est comme si se superposaient la figure très pure de la Vierge Marie et celle du publicain repentant pour nous rappeler que la justification est toujours l'œuvre de Dieu, c'est toujours comme une surprise que Dieu fait à l'homme humble. Le Magnificat de Marie chante cette surprise, la stupeur des rachetés. La stupeur devant la grâce, devant le fait que notre salut, notre conversion, le changement de notre vie, est grâce, est don de l'Esprit.

L'humilité a une valeur immense parce qu'elle est le seul prix de la grâce, la seule monnaie qui puisse acheter, gagner la grâce. Parce que la grâce de Dieu est gratuite par sa nature même, et la monnaie qui l'achète doit être sans valeur. L'humilité de Marie, l'humilité du publicain, l'humilité du bon larron, ou de Pierre après le renie-

ment, est justement la prise de conscience que rien en nous ne peut mériter la grâce, la charité de Dieu. La grâce peut seulement nous surprendre, nous remplir de stupeur, et le cœur humble est le cœur d'un enfant ouvert à cette surprise.

J'ai déjà commenté la fin du chapitre sur l'humilité quand nous avons commencé à le parcourir. Mais il faut le relire à la lumière du parcours que nous avons fait :

“Après avoir gravi tous ces degrés de l'humilité, le moine parviendra bientôt à cet ‘amour de Dieu, qui, devenu parfait, bannit la crainte’ (1 Jn 4,18). Grâce à cet amour, il accomplira sans peine, comme naturellement et par habitude, ce qu'auparavant il n'observait qu'avec frayeur. Il n'agira plus sous la menace de l'enfer, mais par amour du Christ, par l'accoutumance même du bien et par l'attrait des vertus. Voilà ce que le Seigneur daignera manifester dans son serviteur, purifié de ses défauts et de ses péchés, grâce à l'Esprit-Saint.” (RB 7,67-70)

Au fond, saint Benoît décrit ici aussi, surtout ici, une grande stupeur. A peine nous a-t-il mis sous les yeux la figure toute penchée et triste du publicain repentant que tout d'un coup il passe à la description d'un moine qui “tout de suite – *mox*” (RB 7,67) est débordant d'amour, de confiance, d'Esprit Saint.

C'est précisément l'expérience de la grâce, de la grâce de Dieu qui nous surprend. Jusqu'à la minute précédente, ce moine était un pécheur repentant, qui n'osait pas lever le regard, qui se frappait la poitrine, qui peut-être pleurait. Et tout d'un coup, il déborde de la joie d'être sauvé, et surtout transformé par l'amour de Dieu. La charité de Dieu l'envahit, et c'est une surprise. Et cette charité “chasse”, “expulse”, “met dehors” la peur, comme le dit saint Jean dans sa première lettre citée ici par saint Benoît (1 Jn 4,18). La grâce nous surprend en nous enlevant la peur, en nous remplissant d'une charité qui n'est pas de nous, mais de Dieu, et le premier effet de ce cadeau est que la peur n'a plus de place en nous. Le contraire de la crainte, de la peur, n'est pas tellement le courage, mais l'amour. Parce que notre peur la plus grande est celle de donner notre vie. La charité de Dieu transforme cette peur en désir. Le don de soi qui nous faisait peur, voici que nous en avons le désir, et nous sommes contents qu'il arrive. C'est la surprise de la grâce, et c'est de cela que nous avons toujours tous besoin, qu'ont besoin nos communautés, nos Ordres, l'Église. Quelle peur de perdre et de donner sa vie est cachée dans toutes les formes de “crise” et de négligence que nous voyons en nous-mêmes et en nos monastères ! Les corrections ne suffisent pas, ni les réformes. Il y a besoin d'une surprise. Il y a besoin d'hommes et de femmes que l'humilité ouvre à la surprise de la grâce, et souvent c'est celui qui est considéré comme moins “digne” qui est le premier à sursauter à cause de cette surprise et à témoigner aux autres qu'on peut croire à l'amour : “Et nous, nous avons reconnu et nous avons cru que l'amour de Dieu est parmi nous. Dieu est amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui.” (1 Jn 4,16)

Dans le roman de Dostoïevski *Les frères Karamazov*, le starets Zosyme, dans une de ses instructions, résume bien l'attitude du cœur à laquelle devrait nous conduire le chemin d'humilité et d'amour que nous propose saint Benoît :

“Certaines fois, tu te sentiras perplexe, surtout en voyant les péchés des hommes, et tu te demanderas : ‘Dois-je recourir à la force, ou bien à l'humilité et à l'amour ? Décide-toi toujours pour l'humilité et pour l'amour. Si tu prends cette décision une

fois pour toutes, tu pourras soumettre le monde entier. L'humilité et l'amour ensemble sont une puissance formidable, la plus grande qui soit, il n'y en a pas de semblable." (Dostoïevski *Les frères Karamazov*, Livre VI, 3, g)

C'est à cette unité d'humilité et d'amour que veut nous conduire saint Benoît. Pour changer le monde avec la puissance de Dieu, à partir cependant de la conversion de notre cœur qui est au fond le vrai "monde" qui nous laisse perplexes et dont nous voyons les péchés. Saint Benoît nous accompagne, et nous fait accompagner, avec humilité et amour ; et il nous demande d'être cela les uns pour les autres, avant tout en nous pardonnant mutuellement.

Il y a quelques mois, je rentrais d'un rendez-vous au Vatican qui m'avait rempli de préoccupation et de craintes. J'ai pris la rue qui longe le Tibre pour m'écarter de la circulation et de la foule. À un moment donné s'est approché de moi un jeune homme, très maigre et le regard un peu perdu. Il m'a demandé si j'étais un "homme de Dieu" et s'il pouvait me parler. Il m'a dit tout de suite qu'il était malade psychologiquement, et cela se voyait. Puis il m'a demandé si j'étais d'accord pour l'accompagner un bout de chemin, le long du Tibre. Je n'ai pas pu lui dire non. Et il a ajouté : "A condition qu'ensuite, tu me raccompagnes jusqu'ici, parce que j'ai des phobies, et je ne peux pas rentrer tout seul. Mais pour moi, il est important d'aller jusqu'à un certain point que je te dirai". J'hésitais, parce que pour moi, cela ne voulait pas seulement dire faire deux milles avec celui qui te demande d'en faire un, comme nous le conseille Jésus, mais en faire trois, parce que si je faisais l'aller et retour, je devrais refaire une fois de plus le même trajet vers la maison. Mais cette fois encore, je n'ai pas pu lui dire non. Sur le chemin, il m'a raconté ses peurs et ses souffrances, fruit entre autres d'abus subis dans son enfance. Et au fond, il me demandait seulement de lui dire qu'il n'était pas mauvais, qu'il n'était pas le diable, comment il se sentait l'être. J'ai senti combien le Christ l'aimait dans sa pauvreté, et qu'au fond il est un de ceux qui portent sur eux les plaies du monde. À un moment donné, après un bon bout de chemin, nous sommes arrivés au point où il fallait faire demi-tour. Là cependant, j'ai réalisé que le chemin que nous avons fait ensemble n'avait pas besoin d'être prolongé. Je lui ai dit : "Écoute, je te raccompagne volontiers, mais je suis sûr que maintenant, tu peux marcher tout seul, que tu ne dois pas avoir peur, que le Seigneur est avec toi et que nous demeurons unis et amis même à distance". "C'est vrai, a-t-il répondu, je n'ai plus peur, je peux rentrer tout seul !". Et il s'est agenouillé en demandant ma bénédiction. Je lui ai offert mon Rosaire et il m'a donné le sien, qu'il portait au cou. Puis il est parti d'un pas décidé, sans se retourner.

Je crois que, dans la vie monastique aussi, nous devons savoir nous accompagner ainsi, avec disponibilité, mais aussi vers la liberté par rapport à nos peurs à parcourir le chemin de la vie, le chemin à la suite du Seigneur. Saint Benoît nous enseigne cet accompagnement. Il nous apprend à nous faire accompagner et à accompagner les autres, dans une grande caravane où personne n'est supérieur ou inférieur, parce que le Christ, le plus humble et grand Seigneur, est toujours parmi nous.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist